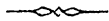


HISTOIRE
DU
BOUDDHA SAKYA MOUNI



PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET C^{ie},
rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice.



HISTOIRE
DU
BOUDDHA SAKYA MOUNI

TRADUITE DU TIBÉTAİN

PAR PH.-ÉD. FOUCAUX

PROFESSEUR DE SANSKRIT AU COLLÈGE DE FRANCE ET DE TIBÉTAİN A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, ETC.

AVEC SIX PLANCHES REPRÉSENTANT DES BAS-RELIEFS BOUDDHIQUES

DES MUSÉES DE MADRAS ET DE CALCUTTA,

ET UN APPENDICE RENFERMANT LA BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES RELATIFS AU BOUDDHISME
PUBLIÉS JUSQU'À LA FIN DE 1859

PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, LONDRES, CALCUTTA, CHANG-HAI
ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE)

Rue du Cloître-Saint-Benoît, 7

1860

INTRODUCTION.

I.

Il y a environ dix-huit ans qu'un voyageur pauvre et inconnu descendait des montagnes de l'Himâlaya et se dirigeait vers Calcutta, apportant avec lui les matériaux du dictionnaire et de la grammaire qui devaient enfin donner à l'Europe la clef de l'idiome du Tibet. Ce voyageur était Alexandre Csoma. Né au village de Körös en Transylvanie, ses premières études avaient été dirigées vers la médecine qu'il étudia à Goettingue, où il prit le degré de docteur. « On prétend qu'un mot prononcé dans un cours, par M. Blumenbach, sur la possibilité de retrouver en Orient l'origine des Hongrois, donna à Csoma l'idée de ses voyages. Ce qui est certain, c'est qu'il quitta la Transylvanie peu de temps après son retour de Goettingue, et qu'il se mit en route pour l'Orient, dénué de toutes ressources, voyageant à pied, vivant quelquefois de sa pratique médicale, mais le plus souvent de charités, et accomplissant, par la force de sa volonté seule, une entreprise à l'exécution de laquelle les moyens les plus considérables auraient paru indispensables¹. » C'est ainsi qu'il se rendit à Constantinople, traversa l'Égypte, la Syrie, la Perse, et arriva à Lahore en compagnie de deux officiers français de Runjet Sing, les généraux

¹ *Journal Asiatique*, juin 1842, rapport de M. J. Mohl, p. 492.

Allard et Ventura, qu'il avait rencontrés sur sa route, et qu'enfin il obtint, avec leur protection, la permission de visiter le Kachemire. Il était parvenu, à travers ce dernier pays, jusqu'à Leh, capitale du Ladak, lorsqu'il fit la rencontre de Moorcroft, qui l'aida de son influence, et l'engagea à entreprendre l'étude de la langue tibétaine. Il alla ensuite s'établir dans le monastère bouddhique de Kanoum dans la vallée du haut Setledge, où il resta quatre ans, pour achever, à l'aide d'un savant Lama, ses études bouddhiques.

Le dictionnaire et la grammaire publiés à Calcutta en 1834, ainsi qu'une analyse du *Kah gyour*, insérée dans le tome XX des *Asiatic Researches*, prouvent avec quelle ardeur et en même temps avec quel succès il s'était livré à ces études. Toutefois, quoique les encouragements ne lui aient pas manqué dans l'Inde; quoique l'idiome du Tibet soit d'une utilité incontestable comme langue vivante, particulièrement pour les Anglais qui résident au Népal, cette branche de la philologie n'en a pas moins été négligée par ces derniers; et sans partager l'étonnement naïf de Csoma au sujet de ce dédain pour l'objet de ses travaux favoris, il est à regretter que ses études n'aient pas été continuées par ceux qui peuvent le plus facilement se procurer des livres et des renseignements sur le pays du monde qui est resté jusqu'à présent le moins connu.

Csoma est mort au mois d'avril 1842 à Darjiling dans le Népal, au moment où il se disposait à retourner au Tibet pour y continuer ses études sur l'histoire du pays et sur la littérature bouddhique. Fondateur de l'étude du tibétain, et le seul Européen qui s'en soit occupé dans l'Inde, il n'a pas eu le temps de voir les fruits que ses travaux ont produits en Europe. Dès l'année 1837, avec le secours de son dictionnaire